

Philippe Demoule

Les allées du néant

Roman

Chapitre 1

Aimé mit en route la machine à dosettes Senseo. Il n'aimait pas ce breuvage insipide et terreux dont il s'efforçait de contrer l'amertume à grand renfort de saccharine, apaisant du même coup le diabète qui l'avait colonisé sur le tard. Il avait consommé cette boisson sans compter tout au long de sa vie lorsqu'il était gros fumeur. Comme pour la plupart des analystes-programmeurs le tabac l'aidait à se concentrer. Les quatre paquets de cigarettes quotidiens ralentissaient les battements de son cœur tandis que les innombrables cafés qu'il siphonnait les uns après les autres sans mollir les accéléraient. L'équilibre était sauf. Une seule allumette suffisait à embraser la première cigarette du matin, les soixante-dix-neuf autres subissant le même sort au moyen du mégot agonisant de la précédente.

Le voyant rouge de la machine à café se mit à clignoter. Chaque matin lorsque le jour pointait Aimé répétait le même rituel. Préparer un bol de café noir, débiter de fines rondelles de

saucisson, ouvrir la baie vitrée au chat qui l'attendait depuis un long moment, tartiner quelques tranches de pain complet d'un beurre mou. Depuis qu'il était retraité, chaque matin à l'aube Aimé se remémorait inexorablement le film *Un jour sans fin*, dans lequel Bill Murray interprète Phil Connors, un présentateur météo cynique et misanthrope chargé de couvrir le traditionnel *Jour de la marmotte* dans une petite ville perdue au fin fond de la Pennsylvanie. Phil Connors se retrouvait mystérieusement immobilisé dans une boucle temporelle qui le contraignait à revivre indéfiniment la même journée. Pour Aimé ce n'était pas de bon augure, il en avait conscience, c'était le signe manifeste du vide et de l'ennui. Pour tenter de se rassurer Aimé repensait à la journée de Phil Connors qui à chaque fois s'efforçait d'améliorer le cours de cette journée sans cesse répétée, corrigeait une fausse note ou rectifiait une maladresse de la veille pour en faire une journée meilleure, pleinement satisfaisante, peut-être *la* journée de sa vie. Chaque soir lorsqu'il se couchait, en proie lui aussi à une sensation de vide et de défilement creux du temps, Aimé planifiait sa journée à venir pour

simplement continuer à exister et devenir meilleur. Il pressentait que s'il dérogeait à cette exigence, il disparaîtrait peut-être à tout jamais, happé par la folie.

Lorsqu'il prit place devant la table ronde du salon, le chat bondit sur ses genoux comme chaque matin à la même heure. Aimé pensa que contrairement à lui ce chat semblait ne pas vieillir. A treize ans il gardait le poil soyeux, l'œil vif, le port altier, le ressort félin. Aimé, lui, constatait chaque matin dans le reflet que le miroir de la salle de bains lui renvoyait avec cruauté, la progression de la lente décrépitude qui avait commencé à s'opérer en lui. Il avait beau tenter durant des minutes entières de raccrocher ce visage ravagé par les années à celui de sa jeunesse, c'était peine perdue, cela ne fonctionnait pas. Sa vie avait filé comme un bas nylon sur une ronce épineuse. Il avait été jeune, il avait été beau, il avait été fort et comme la plupart de ses congénères il n'avait pas su en profiter. Maintenant il était trop tard. Lorsque la beauté et la force offrent tous les espoirs et prodiguent toutes les opportunités, la clairvoyance et le discernement semblent manquer à une jeunesse inapte à saisir les

présents qu'offre la vie, qui ne se renouvelleront plus. Aimé pensait que si le Seigneur avait mieux réfléchi, la vie débiterait par la vieillesse pour trouver son dénouement dans la petite enfance, mettant à profit les atouts de la force et de la beauté alliées à la sagesse infinie de la maturité. On mourrait alors dans son berceau après une longue vie épanouie jalonnée de choix judicieux et de promesses d'un avenir radieux. Vitalité et vigueur croissantes contre décrépitude et déchéance inéluctables.

Le chat miaulait, réclamant sa coupelle de lait. Aimé s'approcha du réfrigérateur, l'ouvrit et, en sortant une brique, il remplit le récipient du breuvage laiteux. Il n'était pas particulièrement attaché au greffier qu'il avait adopté sans conviction. C'était une vague compagnie qui ne comblait en rien sa solitude. Passé la soixantaine les veuves peinent à retrouver un homme qui réponde à leurs exigences exorbitantes au regard de leur état délabré, et finalement remplacent l'homme par un chien, ou deux chiens, ou six chiens et leur parlent avec beaucoup plus d'amour qu'elles ne l'ont jamais fait pour aucun homme. Elles leur

font donner la papatte, attraper le nonos, les présument intelligents et énamourés là où ne se manifestent que servitude et mimétisme. Elles les emmènent chier dans le jardin public puis les rentrent à la maison, satisfaites du devoir accompli et de la considération charitable qu'elles leur témoignent comme un gage patent d'amour. Contrairement aux hommes, les chiens ne se rebiffent pas, ils n'exigent rien, ne contrarient jamais les veuves esseulées. Elles y gagnent au change et à aucun moment ne regrettent leur veuvage.

Aimé avait toujours exercé ses activités professionnelles au fil des hasards et des rencontres. Tour à tour tisseur de soie, informaticien, éleveur d'ânes, formateur indépendant, fabricant de pains de savon à froid, il avait su éviter toute sa vie d'avoir à rendre des comptes à une hiérarchie. Il était inapte au travail collectif qu'il considérait comme une entrave au divin souffle de la création. Les découvertes majeures ont toujours été le fruit de la clairvoyance et de la pugnacité d'un seul individu, jamais d'un bureau d'études. Seul, il avait la capacité de mener les choses à bien ou d'y mettre un terme si la passion venait

à s'é mousser. Il se sentait libre et n'engageait que lui-même. Le travail en équipe ne pouvait pas conduire à l'innovation parce ce n'était qu'une somme de contraintes imposées, de concessions réductrices, la quête du plus petit dénominateur commun. Par nature le travail en équipe n'est basé que sur une injonction formelle de productivité et d'efficacité financière débouchant sur un bilan comptable. Une réalité économique. En somme l'exact contraire de l'art. Aimé aurait aimé construire des cathédrales pour la postérité.

Tout en trempant ses rondelles de saucisson dans son café noir, admirant au passage les circonvolutions concentriques que le breuvage d'ébène dessinait autour des parcelles graisseuses de la viande saumurée, Aimé repensait au temps où il développait un progiciel médical d'orthopédie. Il n'avait suivi aucune formation. Il tissait alors des étoffes de soie pour les tabourets du salon des jeux de Louis XIV à Versailles, et les chaises de la chambre de Marie-Antoinette à Compiègne, la famille royale d'Angleterre et tous les grands de ce monde dont il restaurait ce que leurs postérieurs avaient dégradé. Cela faisait déjà

des années qu'il pratiquait cet artisanat de haut niveau et il sentait la lassitude poindre à l'horizon. C'était la fin des années 1980 et le début de la massification de l'informatique qui n'avait jusque là conquis que les grands groupes bancaires et industriels qui pouvaient se le permettre. Aimé, toujours au fait des choses, avait découvert un logiciel qui automatisait, grâce à des impulsions électriques déclenchant des électroaimants, la levée ordonnée des fils sur le métier à tisser, nécessaire à la réalisation du motif envisagé. Ce fut prétexte à lui ouvrir un horizon nouveau, celui de programmeur (ceux qui confondaient informaticien et lavelinge le croyaient programmeur). Comme en amour, une passion en chasse une autre. Aimé y consacra ses jours et ses nuits avec ferveur et ardeur et bien sûr aucune mise en œuvre n'en fut jamais tentée à l'atelier de tissage qui subit avec cet événement une mise au rencart définitive. Aimé créa donc une petite structure de développement et d'édition informatique. Fidèle à sa manière d'appréhender les choses de la vie, il aborda le développement logiciel de manière toute littéraire, concoctant des algorithmes comme d'autres rédigent des

sonnets. C'était en contradiction formelle avec toutes les règles orthodoxes de cette industrie naissante. Il avait débuté avec les disquettes cinq pouces un quart, noires et molles comme les montres de Dali. Loin de respecter les standards professés dans les écoles d'ingénieurs, comme la fameuse méthode Merise qui structure drastiquement la manière d'écrire le code, Aimé, en électron libre, aborda cette écriture comme un exercice littéraire, bourré de redondances et de récurrences. C'était un parti pris, une manière de se démarquer de ses confrères formatés par un enseignement classique qui privilégiait la forme sur le fond, au détriment du résultat. Pour lui ce qui importait était d'atteindre le but et c'est bien ce à quoi aspirait aussi l'utilisateur final. Il ne mettait jamais en œuvre un plan de travail analytique alambiqué, se contentant de quelques notes griffonnées à la hâte sur le but à atteindre et le chemin pour y parvenir. Droits ou sinueux, tous les chemins mènent à Rome, se plaisait-il à répéter à ses contradicteurs.

Le chat ronronnait avec pusillanimité sur les genoux d'Aimé, entre-ouvrant sporadiquement ses yeux d'un vert émeraude parsemé de fines

particules d'or, la queue frétilant en cadence pour manifester son profond contentement et sa satisfaction d'être ici. Dans son regard on pouvait discerner un mélange de félicité profonde et de détente apaisée. Ces animaux qu'habituellement on dit mystérieux et impénétrables n'ont en réalité rien de cette réputation usurpée. Tout comme les hommes ils veulent seulement manger, dormir et copuler. Simplement, ils s'en sortent mieux que nous.

Depuis quelques mois déjà la mort le tourmentait, accaparant ses pensées au tréfonds de sa solitude. La Camarde était devenue une névrose obsessionnelle. Il ne songeait pas à son propre trépas, mais plutôt à ce que la mort évoquait symboliquement en ces temps troublés. La notion de deuil avait été gommée de la sphère occidentale. L'individualisme exacerbé avait pris le dessus et submergé toutes les émotions collectives qui faisaient sens depuis le fond des temps. La mort était devenue infréquentable. Révoqués les signes extérieurs du deuil. Les corbillards funestes qui faisaient frémir et se hâter les passants croisant un convoi funéraire ont été remplacés par de simples fourgons discrets que rien ne distingue

de ceux qu'utilisent les livreurs de pizza. Il ne faut inquiéter personne. Cachons la mort. Disparues les portières funéraires noires ornées des initiales dorées du défunt, qui recouvraient la façade de l'immeuble du disparu le temps du recueillement. Évanouis la robe de deuil, le voile de crêpe, le ruban noir au veston. Dans sa grande bonté, la nation accorde trois jours de congés aux employés endeuillés sommés dès leur retour d'être aussi performants qu'avant le deuil et de ne surtout rien laisser paraître du drame vécu. Car la mort ne fait plus partie de la vie, elle est désormais niée depuis que l'être humain est interchangeable. La mort de l'autre nous rappelle l'éventualité de la nôtre, il faut donc s'en détacher. Le déni s'est imposé, total et universel dans une civilisation en pleine mutation. Aimé se souvint que durant la première partie de sa vie, la mort n'était pas présente dans sa tête d'enfant. Il connaissait le mot, il l'employait même dans ses jeux, mais cette représentation n'avait pas de réalité tangible. Il n'y était pas confronté. Ses parents, ses oncles, ses tantes, ses grands-parents même étaient encore jeunes. Et puis plus tard, une nuit (il était alors âgé de trente-trois ans, mais ne

croyait pas en Dieu) Aimé se réveilla en sursaut, trempé de sueur sur sa couche, subitement obnubilé par la perspective de trépasser alors que rien ne le prédisposait encore à cette issue fatale. La simple pensée que le monde puisse continuer à vivre en son absence et la terre de tourner sans lui, lui était insoutenable et la panique le submergeait. Cette hantise devait le poursuivre de très nombreuses années jusqu'à ce que l'espoir s'évanouisse à jamais d'être appelé à une grande destinée le rendant indispensable, ou bien était-ce simplement l'effet de l'usure du temps et de l'accumulation des chagrins et des désillusions. Il savait maintenant que les cimetières sont remplis de gens irremplaçables. Alors il n'eut plus peur, commençant même à envisager la mort comme une possible délivrance, presque un destin souhaitable.

A l'automne de sa vie, Aimé scrutait sans complaisance le chemin qu'il avait parcouru. Autrefois il ne souffrait pas la critique, convaincu que la cause de ses déboires émanait des autres, de tous les autres. Désormais il y consentait bien volontiers, convaincu du bien-fondé de toute réprobation encourue à son

égard. S'il était critiqué, c'est qu'il le méritait. Il avait un recul suffisant pour identifier et comprendre ce qui avait foiré dans sa petite enfance, crucial au point de provoquer la médiocrité de son existence toute entière. Aussi loin qu'il s'en souvienne Aimé avait manqué cruellement de tendresse. Il n'en prit conscience que bien plus tard, une fois qu'il fut adulte. Non qu'il ait été maltraité, quoique les gifles et les fessées aient plu, ce qui était courant à cette époque où l'on élevait les enfants plus qu'on ne les éduquait pour les préparer à la vie, mais il ne se souvenait pas avoir bénéficié d'un seul regard de tendresse, d'un seul baiser, d'un seul geste d'amour de la part de sa mère. Il n'en souffrit pas vraiment durant son enfance ou plutôt n'eut pas conscience d'en souffrir. Ce n'est que bien plus tard qu'il ressentit de l'animosité vis-à-vis de sa mère. Son père, chef comptable toute sa vie dans une petite aciérie française devenue société internationale dans le grand élan mondialiste des années soixante-dix lorsque chacun rachetait l'autre, lui avait témoigné lui, beaucoup d'affection et même d'amour à sa manière, n'économisant pas les gestes affectueux ni les contacts physiques

chaleureux. Malheureusement c'est la mère d'Aimé qui était gérante de la vie quotidienne et de l'éducation des trois enfants, son mari lui ayant lâchement dévolu ce rôle qu'il refusait d'assumer. Aimé se souvient de la dernière fois qu'il vit son père, emporté en quelques mois à l'âge de soixante-dix-sept ans par un effroyable cancer du pancréas. C'était chez lui, dans son bel appartement lyonnais. Il avait coulé une heureuse retraite voyageant deux ou trois fois par an avec sa femme dans des contrées lointaines comme le faisaient beaucoup de retraités aisés de cette génération des trente glorieuses. Des voyages organisés où l'on vous conduit à l'autre bout du monde pour ne rien vous montrer de la réalité de ces contrées. On vous tient isolé de tout, de la population locale, des us et coutumes, à l'abri dans des hôtels plus ou moins luxueux, standardisés, conçus sur le modèle occidental. Aimé s'était souvent dit lorsque ses parents étaient de retour d'un tel voyage qu'il en avait largement plus découvert sur cette contrée en visionnant, assis sur son canapé, un bon documentaire d'une heure sur son téléviseur. C'était à Lyon, chez son père, qu'Aimé le vit pour la dernière fois. Il ne le

savait pas alors, mais le présentait. En quittant son père, amaigri, sans force et sans moyens, sur la porte palière, il croisa son regard et fut frappé par ces yeux d'un bleu perçant délavé dans lesquels il lut, une fraction de seconde, comme un dernier cri d'amour conscient que lui lançait son père. Son père lui savait qu'ils ne se reverraient plus, et ce que recelait d'intensité incroyable ce regard presque furtif marqua Aimé à tout jamais. Aimé se dit alors que son père était très beau. C'était le dernier cri d'amour discret que lui lançait son père. Peu après cet épisode, il fut définitivement hospitalisé dans un service de soins palliatifs. Aimé voulut que ce dernier regard si poignant soit l'ultime souvenir de son père et ne se rendit pas à son chevet. Des années après, ce souvenir poignant ressurgit souvent à l'esprit d'Aimé, lui nouant la gorge et lui faisant monter les larmes aux yeux. Jamais il ne sut pardonner à sa mère ce qu'elle lui avait fait endurer. Peu à peu la colère céda le pas au ressentiment puis à l'indifférence et il se tint en retrait d'elle jusqu'à la fin de ses jours sans n'avoir jamais pu lui exprimer les causes de ce qui était devenu une haine, que dans son imbécillité crasse elle

ignorait sans doute. Et maintenant son temps à lui était presque écoulé. Il n'imaginait pas que la vie fut si restreinte, les possibilités si brèves. Il découvrait que son sort était sur le point d'être scellé. La vie allait le prendre de cours et s'achever sans sommation, mettant ainsi un terme à une existence ratée. Il n'avait plus le contrôle de son destin, il n'avait plus de destin, il n'était plus le maître du temps, il ne l'avait jamais été. Au fil de sa vie, Aimé n'avait pas eu droit aux autres. Ce n'était pas un simple ressenti, mais une réalité enracinée en lui depuis sa plus tendre enfance. Il y a une poignée d'années, un ami de lycée qui l'a délaissé depuis, lui avait confié sur un ton chargé de reproches : « - tu finiras tout seul ». Il ne le croyait qu'à moitié sans en être étonné. Il ne voulait pas y croire. Aujourd'hui Aimé sait qu'il avait raison. Pourtant, toute sa vie, l'autre et les autres avaient été son seul but, son seul espoir, son seul projet, en vain. Tu n'y as pas droit, voilà tout, n'avait cessé de lui répéter cette petite voix enfantine, insidieuse et familière. C'est ainsi, pourquoi insistes-tu encore et toujours ?

De son enfance Aimé entretenait le souvenir accablant d'avoir été un fils unique alors qu'il y avait trois enfants sous le même toit. Au-delà des membres officiels avérés, sa famille était composée d'un chat, d'un écureuil mort, empaillé puis empalé sur un pieu de bois au centre du potager, et de centaines de *Pyrrhocoris Apterus*. Le chat était chargé de débarrasser la maison des souris et remplissait sa tâche avec un succès sans faille. Il était un pis-aller. S'il n'y avait eu de souris, il n'y aurait pas eu de chat. Il pouvait se faire du souci pour son avenir. L'écureuil empaillé était chargé de faire fuir les oiseaux au potager et je crois bien qu'il n'y parvint jamais, mais il n'était plus possible de le « dépailler » ni de le « démourir ». Les *Pyrrhocoris Apterus* furent certainement les meilleurs amis de la petite enfance d'Aimé. Ces petits insectes portent sur le dos un manteau rouge orné d'un masque africain noir. Aimé qui y voyait là une tête de diable les appelait ses petits diables. Ils savaient rompre son isolement. Il leur vouait en retour une vénération sans limites. C'étaient ses seuls amis. La vieille maison de sa petite enfance n'existe plus. Elle a été rasée pour faire place à

un petit immeuble collectif bien anodin. Sous le goudron il y a ses jouets, sa petite chaîne en or, perdue, les os de son chat, ses souvenirs et sa petite enfance. Sur le goudron il n'y a plus rien que des taches graisseuses irisées laissées par les véhicules stationnés sur le parking. Et pourtant ! Sous ce goudron Aimé a laissé ses petits amis. Ces étranges insectes qui se plaisaient en sous-bois et avec lesquels il a tant joué qu'ils l'ont marqué à vie. Puis Aimé a grandi, les a quittés, puis oubliés, et on les a recouverts de goudron. C'est dégueulasse ! Des moments fugaces de sa petite enfance remontaient ainsi à la surface éclatant comme autant de bulles sans qu'il ne sache pourquoi. Sur la voie ferrée, les rails luisaient comme la lame d'un tachi japonais, se hâtant de concert dans une vertigineuse fuite sans espoir vers l'infini. L'odeur épicée des traverses de vieux chêne imprégné d'huile de goudron et de créosote envahissait l'air voisin et ce parfum si particulier était un appel pressant au voyage vers de lointains continents qui n'existent pas. Tapi sur la crête du talus herbeux pour ne pas être vu depuis la voie ferrée Aimé retenait son souffle, le regard rivé, comme hypnotisé, sur le

gros galet lisse qu'il avait posé en équilibre sur l'un des deux rails d'acier. C'était une chaude après-midi d'été. Il était autour de quinze heures et les deux rails inséparables étaient soudain happés au loin comme dissous dans un air incandescent qui vibrait en montant du sol dans un flou gaussien qui devait être de même nature que celui dans lequel apparaît au loin la Grande Faucheuse quand elle vient vous chercher, quand il est trop tard, quand il n'y a plus rien à faire. Mais aujourd'hui, tout était calme, le ciel n'annonçait rien d'alarmant et Aimé avait à peine quatre ans. Tout à coup vibrant et sonore le sol au contact de sa joue se fit clairement annonciateur d'un train encore hors de portée, mais approchant avec détermination, irrémédiablement. Il serait là dans quelques instants. Tremblant de tout son corps, le ventre noué par la peur et le remords, Aimé restait pétrifié, incapable même de remuer un sourcil. Et si par sa faute tout le monde mourait que deviendrait-il ? Certainement on le mettrait en prison pour tout le reste de sa vie. Peut-être même serait-il torturé, peut-être pendu ou guillotiné ? Incapable de faire face à la réalité Aimé restait le nez enfoui dans la terre,

se bouchant les oreilles dans une tentative bien stérile de nier l'arrivée du convoi en supprimant son bruit, mais le vacarme était tellement assourdissant que Aimé fut bien incapable de se convaincre de son inexistence. Pétrifié, puis liquéfié, en sanglots, Aimé mit plusieurs minutes après que le vacarme assourdissant eût décré, puis disparu, pour réaliser que le train était passé devant lui puis avait disparu au loin englouti à son tour au pays brumeux de la grande Faucheuse. Mortifié, relevant enfin la tête, le regard d'Aimé se porta immédiatement sur le galet. Un petit tas de poudre blanche qui sentait l'odeur de la poudre à canon avait remplacé celui-ci. Ainsi donc il n'avait tué personne, il ne serait pas jeté en prison, ni torturé ni guillotiné.

Perdu dans ses pensées, Aimé ressassait sans fin ce passé pesant. Il avait été victime d'une mère plutôt abusive. Dans les années cinquante, on n'éduquait pas les enfants, on les élevait. Il se souvient de cette phrase, qu'il entendait, enfant, chaque fois qu'une amie de sa mère venait la visiter. La conversation commençait par des commentaires sur les enfants et leur croissance. Il espérait tout autant qu'il redoutait,

cette phrase sibylline qui tombait à chaque fois comme un couperet : « Votre fils, Marcelle, mais quelle belle plante ! ». Que voulait-elle dire au juste ? Certainement rien de précis. C'était une de ces phrases creuses, vides de tout contenu, que prononcent bêtement les personnes bêtes qui n'ont rien à dire, machinalement sans même s'en rendre compte. Il avait été cloîtré, presque séquestré toute son enfance et une bonne partie de son adolescence. Chacune de ses requêtes tendant à obtenir une once de liberté ou d'autonomie se soldait systématiquement par une fin de non-recevoir. Sa vie sociale était tout simplement inexistante. Très vite il se sentit différent des autres enfants. Lui n'avait aucun droit, que des devoirs. Très vite il espaça ses requêtes jusqu'à y renoncer définitivement et ne demanda plus rien. Les rares fois où un non systématique ne lui fut pas opposé, la lourdeur des conditions et des contraintes était telle qu'il renonçait. Il lui fallait jongler en permanence pour trouver des prétextes, inventer de bonnes raisons pour ne pas répondre aux invitations des uns et des autres, si bien que d'invitations, il n'y en eut plus aucune. Il ne disait pas qu'il était

séquestré, il n'en avait même pas vraiment conscience. Cela lui semblait presque normal d'être soumis à ce régime de restrictions et de privations, comme quelque chose de préétabli, d'immuable, d'irréversible. Il pensait définitivement être différent des autres, ne pas être soumis aux mêmes lois, ne pas bénéficier des mêmes droits. Il se sentait fautif, coupable de quelque chose qu'il n'arrivait pas à identifier, en tout cas quelque chose de grave, justifiant qu'il fut soumis à un tel régime. Il n'avait qu'à se taire et expier en silence. Il se sentait diminué, inférieur à ses semblables, bas de gamme, inachevé, et ce sentiment le suivit toute sa vie. Les brimades s'accumulaient sans cesse. Il était séquestré, mochement vêtu, mal équipé, mal considéré, pas écouté. Tout semblait organisé scrupuleusement pour qu'il ne puisse pas s'intégrer correctement à la vie et trouver sa place dans la société. Il fut rapidement atteint de complexes sévères face aux garçons de son âge, face aux filles, face aux adultes, et c'est certainement à cette époque qu'il se mit à avoir peur d'être abandonné par ceux, peu nombreux, qui daignaient lui accorder un tant soit peu de crédit.

Dans ces conditions le garçon était incapable d'analyser correctement la perception que son entourage avait de lui. Il y vit tout de suite beaucoup d'animosité, de rejet, de haine parfois. C'était sans doute exagéré, mais suffisant pour qu'il se referme à nouveau sur lui-même, à l'abri dans sa coquille, submergé par les craintes et les complexes. Il analysait faussement les réactions des autres adolescents qu'il côtoyait un peu. Il avait tout faux, tout le temps. Il voyait du mépris dans le regard des filles là où il n'y avait que de l'intérêt, du désir ou de la concupiscence. Jamais, au grand jamais l'idée n'aurait pu l'effleurer un seul instant que des filles puissent être attirées par lui ou éprouver un désir physique. Il n'avait aucune confiance en lui et se pensait laid et pataud. Il était encore vierge et effrayé par les filles, même s'il avait eu quelques aventures, embrassé quelques filles et fait quelques timides tentatives pour les caresser, sans grand résultat.

Quant aux garçons, il lisait de la haine dans leurs yeux là où il n'y avait que curiosité ou crainte de la concurrence pour les filles qui semblaient tout de même s'intéresser

sérieusement à lui, même s'il n'en avait aucune conscience ou presque.